

Le Libertaire

HEBDOMADAIRE

TELEPHONE : 422-44

Mon parti est pris, et je vous déclare quel j'aime mieux être voteur que mendiant.

J.-J. ROUSSEAU

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an	6 fr.
Six mois	3 fr.
Trois mois	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET REDACTION
PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARISAdresser tout ce qui concerne le journal
à Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.

ABONNEMENT POUR L'EXTÉRIEUR

Un an	8 fr.
Six mois	4 fr.
Trois mois	2 fr.

LE BÉTAIL

Nous engageons vivement nos camarades libertaires à assister à la représentation du « BÉTAIL », pièce antimilitariste en un acte de notre excellent collaborateur et ami Victor Méric, qui sera donnée le Samedi soir 7 mai 1904, à l'U. P. du Livre, 12, rue de l'Ancienne Comédie.

LOUISE MICHEL

Nous recevons de Sébastien Faure les deux lettres ci-dessous :

Mon cher Matha,
Je reçois de Louise Michel la lettre ci-jointe :

Louise n'ayant pas besoin de ce qui a été recueilli pour elle et ne voulant pas le garder, elle me prie d'en attribuer le montant à une œuvre de propagande, d'éducation ou de solidarité anarchiste.

Je suis d'avis que le plus utile sera de répartir la somme entre les Temps Nouveaux et le Libertaire.

Inquiète-toi donc de faire entrer les sommes recueillies et de les répartir moitié aux Temps Nouveaux, moitié au Libertaire.

Bien à toi :
Sébastien Faure

Toulon, le 23 avril 1904.

Mon cher Faure,

Je m'adresse à vous pour la publication de cette note afin qu'elle ne soit ni précédée ni suivie de rien qui en puisse altérer le sens, ce serait à regretter d'être passé cette fois encore à travers la mort et à profiter de l'instant favorable pour ne pas rester ou l'on ne serait plus qu'une cause de trouble aussi déplorable.

Pendant que certains sont oubliés, me disent des malheureux, se dispute à qui payera pour vous, vous êtes bienheureuse ! Non, je n'en suis pas heureuse du tout ! Je l'ai été hier quand il avait été convenu entre les quelques camarades qui, d'abord affolés par l'idée que j'étais sans rien, avaient demandé cette souscription et moi, croyant que tout était terminé de cette façon. Comme je ne puis recevoir de plusieurs côtés à la fois, tout ce qui a été envoyé par les compagnons et les socialistes, va être employé ensemble, ce qui sera un bon souvenir, à quelque chose de beau il y a tant de belles choses ! Et l'on n'en parlera plus.

C'était convenu ainsi et nous nous étions séparés nous serrant les mains ; je veux croire qu'il est de même aujourd'hui. — Peut-être le peu que j'avais compris de tout ce qui se passait pendant que j'étais à l'agonie, m'en a fait sortir en aidant le docteur Berthot à maintenir la vie, mais je ne vois pas pourquoi je l'aurai conservé si elle ne devait servir qu'à des ennuis préjudiciables à la propagande consciente.

Ceci dit en toute vérité et sans que personne puisse ne pas le comprendre, je m'adresse à vous afin que dans Le Libertaire les compagnons avec qui j'en étais convenue, terminent par un bon souvenir pour tous en attribuant ce qui a été recueilli soit à un commencement de bibliothèque pour un groupe, soit ce qui vaudrait encore mieux, à mon avis, pour les journaux anarchistes.

Je ne vous remercie pas, mon cher Faure, car c'est dans l'intérêt aussi de l'anarchie.

A la cause et à vous.

Louise Michel.

Voilà un trait du caractère de Louise qui ne surprendra personne.

Sébastien Faure est d'avis, comme on l'a vu plus haut, de partager la somme recueillie entre le journal *Les Temps Nouveaux* et *Le Libertaire*. A mon tour, je propose, en raison même de la nature de la souscription, de partager entre deux journaux socialistes et deux journaux anarchistes.

En dernier ressort, j'estime qu'il appartient à Louise Michel et au camarade Costmao, initiateur de la souscription, de disposer de l'argent au mieux de la propagande.

Louis Matha.

OFFICIERS EN GRÈVE

Ces messieurs des classes dirigeantes nous donnent parfois des exemples qu'il serait bon de méditer et encore mieux de suivre... suivre avec de notables variantes, s'entend, car nos intérêts sont autres. Et nos sympathies, comme nos idées respectives, sous peine d'être de vains fantômes, doivent accuser entre nos cervaux des divergences profondes. Et c'est précisément à cela que nous convie leur attitude ; écouter ces voix intimes, être nous-mêmes, être peuple autant qu'ils sont bourgeois.

Une théorie chère aux galonnés, par exemple, est celle de l'obéissance passive. Sans cette base inerte et imbécile, l'armée se disloque, les faiseaux symétriques se rompent et les baïonnettes, pour une fois intelligentes, changent soudain de direction.

C'est l'idéal du mystique anéantisement de l'individu, merveilleusement exprimé par la devise des jésuites : *Tanquam cadaver*. Vivants cadavres aussi, les automates militaires, allant où les poussent les ressorts de la discipline, sous l'impérieuse pression de la main qui dirige.

Au conseil de guerre nantais, où comparaissaient des officiers coupables de n'avoir pas suffisamment observé cette obligation professionnelle de rigidité cadavérique, le rapporteur et le ministère public ont rencontré, pour traduire ce suicide du libre arbitre, des formules heureuses, précises et définitives :

« Un ordre, quel qu'il soit, quand il est donné par un chef, ne supporte qu'une chose, l'exécution. »

« Un soldat ne doit pas savoir pour quel motif on le commande. »

Et pourtant, les prévenus, cinq officiers du 11^e de ligne, ont osé un jour commettre cette hérésie, d'avoir une opinion et une volonté propre. On leur avait ordonné de céder à l'expulsion des frères de Lamentais. C'était, à leurs yeux, une action impie et sacrilège. Ils s'y dérobèrent par une absence calculée, quand l'heure vint pour leur détachement de s'acheminer vers la sainte maison de Plœrmel. Quelques arguties spécieuses leur suffirent pour décider à l'inobligance leurs juges, peu disposés à être sévères contre un si peu délit.

Ils admirent avec une remarquable facilité qu'esquerir un ordre, n'était pas désobéir. Mais tout de même, comme il fallait offrir une légère compensation à cette bonne vieille discipline quelque peu méconnue, leur insubordination fut bénignement dénommée abandon de poste, et ils s'en tirèrent avec quatre mois de clou.

L'état-major de la marine marchande apprécia la même ardeur à se solidariser avec les siens, et à se lever pour la défense des principes qui lui sont sacrés : Il se révolte au nom de la discipline menacée. La contradiction n'est qu'apparente : la discipline des autres, c'est leur fromage à eux, les chefs et ils entendent bien ne pas le laisser enterrer ni amoindrir.

Done, capitaines au long cours, capitaines au cabotage, mécaniciens diplômés de la marine se sont mis en grève, à Marseille. Ceux du Havre leur tendent la main à travers l'espace, et il souffle parmi ces grands un vent de grève générale.

La raison, la voici. Les inscrits maritimes de Marseille, ayant dans le nez trois officiers mauvais coucheurs, ont tant fait que la Compagnie Axel-Busk a débarqué le trio impopulaire. L'état-major, lui, exige qu'on les réintègre. De sorte que, pris entre les équipages qui tirent à hue et les gradés qui tirent à dia, les vaisseaux ne peuvent faire un mouvement et restent, sur leurs ancrages, endormis dans le port.

Ce n'est pas que les prolétaires n'essaient aussi d'avoir quelque esprit d'entente et de suite. Mais, je ne sais comment, lorsque les choses paraissent en bonne voie, soudain tout craque, tout casse, tout s'évanouit. 30.000 employés des chemins de fer, en Hongrie, protestent par la grève contre l'intolérable exploitation qu'en leur fait subir. Ils jouent habilement le télégraphe pour se concentrer et produire, avec ensemble, à l'heure fixe, l'arrêt des trains sur toutes les lignes. Puis, ils s'empressent de démontrer les manipulateurs : car après les avoir servis, le télégraphe, entre les mains policières, aurait tôt fait de se retourner contre eux. Ils s'emparent d'un certain nombre de wagons et de locomotives, et ils les réservent exclusivement à leur usage personnel, pour les besoins de leur cause et de leur propagande.

Ils ont réussi à montrer la puissance formidable dont ils disposent : pour ce seul motif qu'à un certain moment ils l'ont voulu,

il n'est plus parti de Budapest que quatre trains sur 50 ou 60. Les vivres ont rentré dans de fortes proportions. L'arrogant et autoritaire Tisza, président du conseil, s'est abaissé à parlementer avec eux.

Vous croyez qu'étant en si bon chemin, ils ont dû aller jusqu'au bout, et remporter une victoire complète ?

Erreur ! D'abord, leurs frères les soldats, ont commencé par se mettre, tant bien que mal, en leur lieu et place, à la manœuvre des trains abandonnés. Puis, comme cela n'allait pas assez vite, il est venu au sud Tisza une idée géniale : il a métamorphosé en soldats les grévistes eux-mêmes, et ces farouches révoltés se sont laissé faire, et, désertant le champ de bataille économique, ils sont allés, au nombre de 20.000, docilement s'emprisonner comme réservistes à la caserne.

Il en restait encore : les gendarmes ont fait feu dessus. 23 sont tombés morts, et 40 grièvement blessés. Les autres ont repris le travail.

Quand je disais que les bourgeois, d'aventure, peuvent nous en remonter pour le mépris des préjugés stupides et de la discipline moutonnière ! Et si nous savions autant qu'eux comprendre nos intérêts, au lieu de nous armer comme à plaisir contre nous-mêmes, nous serions forts.

Silve.

SUICIDES IDIOTS

L'acide carbonique, la corde et le revolver font des leurs.

Des malheureux, las de la tutelle, désespérés de remonter le courant, tenaillis de faim et abrutis de misère, s'en vont de la société stupidement, sans rancune, se soumettant devant le crime social comme devant quelque chose d'inéluctablement juste.

Le chien affamé s'enrage, mord à droite et à gauche avant qu'on le tue ; le loup sort du bois, bondit sur la proie première.

L'homme, lui, allume un réchaud.

Et cela simplement parce que l'animal suit son impulsion qui est la loi de nature, tandis que l'homme, produit de siècles d'esclavage et de contrainte, est le joint de multiples préjugés.

Au hasard des faits divers, nous trouvons des lignes dont le laconisme révolte.

Le 22 avril, 24, rue Geoffroy-Lasnier, entre la vitre et le rideau, la concierge de l'immeuble aperçut un corps immobile. C'était Ernest Joseph qui s'était pendu parce qu'il devait deux termes.

Cette révolte contre les propriétaires et les huissiers est plutôt rassurante.

Cet autre :

La concierge du n° 15 de la rue de Sévigné, n'ayant pas vu, depuis une vingtaine de jours, un de ses locataires, Joseph Bourrel, âgé de trente-quatre ans, fit, hier, ouvrir la porte de son logement par un serrurier. Le corps de Bourrel, en état de décomposition, était pendu à un clou. La misère est la cause du suicide.

Et celui-là :

Georges Bruneau, 30 ans, s'est tué d'un coup de revolver, 135, boulevard Montparnasse, parce qu'on lui refusait la main d'une jeune fille.

Et pour terminer une liste que l'on pourrait ne jamais clore, notons cette idylle finissant en drame :

Au mois d'octobre dernier, Félicien Graff, vingt et un ans, émigré, épousa Adrienne Bertholon, vingt ans, couturière. Tous deux vinrent habiter au 7, passage Maurice.

Ce n'est pas que les prolétaires n'essaient aussi d'avoir quelque esprit d'entente et de suite. Mais, je ne sais comment, lorsque les choses paraissent en bonne voie, soudain tout craque, tout casse, tout s'évanouit. 30.000 employés des chemins de fer, en Hongrie, protestent par la grève contre l'intolérable exploitation qu'en leur fait subir. Ils jouent habilement le télégraphe pour se concentrer et produire, avec ensemble, à l'heure fixe, l'arrêt des trains sur toutes les lignes. Puis, ils s'empressent de démontrer les manipulateurs : car après les avoir servis, le télégraphe, entre les mains policières, aurait tôt fait de se retourner contre eux. Ils s'emparent d'un certain nombre de wagons et de locomotives, et ils les réservent exclusivement à leur usage personnel, pour les besoins de leur cause et de leur propagande.

Aussi, désespérés, les deux jeunes époux décident-ils d'en finir avec la vie.

Hier, vers dix heures du matin, ne les voyant pas sortir, une voisine fit prévenir M. Bordes, commissaire de police du quartier de la Roquette.

Sur le lit, les deux époux étaient étendus, ne donnant plus signe de vie : un réchaud achévit de se consumer, au milieu de la pièce.

Sur la table de la chambre, le désespéré

avait laissé une lettre ouverte, adressée à un ami :

« Ceux qui liront ce qui va suivre, sauront que si nous nous tuons, ma femme et moi, c'est que nous n'avons plus la force de lutter contre la misère qui nous accable.

« Louise est sur le point de devenir mère ; eh bien ! non ! sa situation n'a pas paru digne d'intérêt, et l'on me refuse le droit de travailler pour la nourrir.

« Samedi, mes chefs m'ont refusé toute permission... Eh bien ! tant pis ! je m'accorde la grande permission... Je quitte en même temps le régiment et la vie... »

L'état des deux désespérés ne laisse, peut-être, aucun espoir.

Et voilà !

Sans révolte, sans rancœur, des matheux s'accordent la grande permission : celle de mourir sans casser les vitres.

Tandis que le printemps donne une exubérance de vie, que la sève monte, que le bonheur de vivre devrait posséder tous les êtres, l'autre de mort s'accomplit, volontaire, chez des enfants qui s'étreignent et ont peur de la faim.

Nous devons crier ces découragements pour qu'ils cessent, parce qu'ils sont antinaturals et stupides.

Nous devons crier pour qu'ils détruisent les préjugés d'honnêteté et de devoir qui les font possibles.

Nous devons crier pour que le microbe de la désespoir, qui hante de plus en plus les cervelles, fasse place à la révolte légitime qu'appelle un état social aussi monstrueux que le nôtre.

Nous voulons de la vie, belle et bonne pour tous, non de la mort volontaire, idiote et sans profit.

Fortuné Henry.

CATASTROPHE !

Sitôt que fut connue la nouvelle de la bataille de Port-Arthur et de la mort de l'amiral Makharoff, ce fut une universelle lamentation. D'un bout à l'autre du monde on n'entendit qu'un cri marquant le douleur étonnamenr de tous et chacun tint à exprimer son chagrin d'une façon plus ou moins vive.

Il n'est pas jusqu'au Japon qui ne fit montre de ses sentiments de regret. Ainsi l'exige, paraît-il, la civilisation et la bonne éducation des peuples : on prépare froidelement, sciemment, l'assassinat et quand on l'a commis on s'en montre très affecté et en guise de repentir on s'applique à la préparation d'un autre crime.

Pauvre humanité !

L'anéantissement d'une partie de la flotte russe d'Extrême-Orient fut appelé Catastrophe par les journaux.

Il pleura un peu la perte de l'amiral Makharoff et surtout celle des navires qu'il ne pouvait plus utiliser de longtemps à de nouveaux massacres.

Il pleura la disparition de ces formidables engins pour lesquels des millions avaient été dépensés et qui étaient destinés à porter chez un peuple la ruine et la mort.

Il pleura l'échec moral subi par son gouvernement en même temps que l'échec matériel subi par sa marine. Il était humilié, lui, le maître de la plus forte nation de l'Europe, de voir son armée battue et ses projets ambitieux compromis par une victoire de son ennemi.

La preuve qu'il ne regrette pas les malheureux qu'il avait envoyés à la mort, c'est qu'il ne fit rien et ne fait encore rien pour éviter le retour de faits semblables. Bien au contraire ! A l'heure présente on redouble d'activité dans les meilleurs militaires russes. On prépare fièreusement de nouveaux canons, de nouveaux navires pour les catastrophes futures, et un personnage important du pays du knout déclarait récemment que si les Japonais débarquaient deux cent mille hommes sur le continent asiatique, les Russes en enverraient quatre cent mille et que, si ce nombre était insuffisant, il serait porté à un demi-million !

Makharoff ! tue ! tue ! du sang ! du sang ! Nous avons de belles boucheries en perspective !

Grâce à la supériorité numérique de son armée, le gouvernement de nos alliés espère sortir vainqueur de la lutte qu'il a entreprise. Il veut y arriver coûte que coûte et quels que soient les sacrifices en hommes. Si dans une bataille il perd cinquante mille soldats et remporte néanmoins un succès, il est bien probable que personne ne pleurerà dans le monde officiel ou, si quelqu'un le fait, ce ne sera que du chiqué, et parce qu'il faut toujours se soumettre aux exigences de l'usage, même quand à part soi on les trouve absurdes.

Il y a une autre partie de la Russie dont il est intéressant de connaître les sentiments au sujet de la catastrophe du « Petropavlosk » : C'est le peuple.

Il est à présumer que la mort de l'amiral Makharoff dut le laisser assez indifférent. Makharoff n'était-il pas cet homme qui l'avait conduit vingt fois à la bataille et dont la vie semblait n'avoir qu'un but, le massacre ? N'était-ce pas d'ailleurs un Makharoff japonais qui avait causé l'affroyable hécatombe de Port-Arthur ? Tous les Makharoff du monde disparaîtraient soudainement que le peuple — celui qui est conscient et intelligent — n'en verserait pas une larme !

Et pourtant le peuple russe souffrit cruellement en apprenant la triste nouvelle. L'annonce du malheur résonna lugubrement dans son cœur. Lui aussi il pleura, et ses pleurs, plus discrets que ceux de l'homme qui le tient courbé sous sa cravache, n'en furent pas moins amers. C'est que le sang qui avait coulé là-bas, dans les mers de Chine, c'était son sang... Ce pauvre peuple, qui a tous les chagrins, toutes les peines, payait encore une fois de la vie des siens la folie de ses maîtres...

Comme lui, nous estimons que la vie d'un amiral n'est rien auprès de celle d'un simple soldat, quand celui-ci est un homme utile, un travailleur que l'on a contraint, momentanément, à revêtir la livrée qui en fait un animal nuisible malgré lui.

Pourquoi serions-nous tristes de la mort de l'amiral Makharoff ? C'était un soldat de profession ; il aurait pu choisir une autre carrière ou même n'en pas choisir du tout. Il avait volontairement pris le métier des armes et en avait, par conséquent, accepté les inconvénients comme les dangers.

Vraiment, il aurait eu trop de bonheur s'il était mort tranquillement dans son lit. On nous a relaté ses hauts faits de jadis et nous avons appris que, durant sa vie, il avait beaucoup tué. Il était particulièrement expert dans l'art de détruire à l'aide de torpilles ; la fatalité veut qu'il soit lui-même détruit par des torpilles. Ce n'est que justice.

Si Jésus-Christ vivait à notre époque, il ne manquerait pas de déduire de ce fait que : « Quiconque se servira de la torpille périra par la torpille », et il se garderait bien sans doute de gémir sur le sort de l'amiral défunt. Nous faisons simplement comme lui.

Quant à la perte de la bataille par les soldats de Nicolas, loin de nous désolez, nous nous en réjouissons. Il en sera ainsi d'ailleurs chaque fois que l'autoritarisme du tsar recevra un coup, et si nous avons quelque chose à regretter, c'est la victoire des Japonais, qui fortifiera l'autoritarisme du tsar. Nous aurions voulu que les deux ennemis fussent également battus, en admettant que cela fut possible.

Par contre, nous réservons notre pitié pour les humbles soldats, ces éternels exploités, qui sont allés au carnage sans haine, sans enthousiasme, aussi sans intérêt et à qui le tsar a volé la vie pour satisfaire son orgueil et assouvir ses instincts de potentat sanguinaire.

Ceux-là furent les véritables victimes de la guerre. Ils étaient de ceux que nous défendons et pour qui nous luttons ; ils étaient des nôtres, peut-être sans le savoir, et c'est pourquoi nous les pleurons.

Auguste L.

Le meilleur moyen pour soutenir le LIBERTAIRE, c'est de lui faire des abonnements. 1 an, 6 fr. ; 6 mois, 3 fr. ; Extérieur, 8 fr. — 4 fr.

Les abonnements se paient d'avance. Envoyer lettres et mandats à Louis Matha, administrateur, 15, rue d'Orsel.

L'Absurdité Syndicale et Coopérative

Troisième réponse à Creuse

Que de questions à côté ! Creuse, lui-même, en paraît chagrin. Pourquoi les a-t-il soulevées ? Pourquoi en soutient-il aujourd'hui de nouvelles ? Nous voilà loin de la question syndicale. Enfin, répondons.

Entre deux maux, nous dit Creuse, on choisit le moindre. C'est à voir. Il convient, auparavant, de se demander si les deux maux ne pourraient pas être évités et si l'on ne pourrait pas choisir un « bien ». Remarque : Les proverbes constituent des arguments bons, peut-être, pour des syndiqués, mais insuffisants pour les individus qui cherchent à raisonner correctement.

Quant à l'étang de l'intolérance, qu'il s'agit de clarifier, et à l'intolérance et même que l'on provoque en remuant la vase de cet étang, tordons-nous et passons. Je n'ai rien à répondre à de pareilles insinuations. Je m'en tiens, jusqu'à preuve du contraire, à ce que j'ai dit de l'intolérance intolérable (*Libertaire*, n° 20, 22 et 24).

Creuse s'imagine que la méthode mathématique induit souvent en erreur. Il serait bien embarrassé de nous citer un seul exemple à l'appui de son dire. On ne peut se tromper qu'en appliquant une mauvaise méthode qu'en appliquant mal la bonne.

En ce qui concerne la méthode de raisonnement qui conviendrait aux problèmes sociaux, Creuse ne nous la développe pas et pour cause. Il nous renvoie seulement au *Libertaire* n° 23. Je ne trouve, dans ce numéro, qu'une vague phrase indiquant, « qu'en bien des cas » (quel cas ?), le raisonnement d'intuition (?) est à employer. Tordons-nous derechef et répétons qu'il n'y a rien à répondre à de pareilles insinuations.

Sûrement, Creuse ne se rend pas un compte bien exact de ce que l'on appelle la logique et de ce qu'on appelle un *sylogisme*. Pour l'intuition, ce terme ne m'intéresse qu'après définition.

Au sujet des « kilomètres raisonnables », Creuse dit avoir employé cette expression, uniquement pour me plaire. Pareille idée ne me viendra pas. Je me sens d'expressions parce que je les crois justes et non pour plaire ou déplaire à mes interlocuteurs.

Mais Creuse ne s'est certainement pas rendu compte de son acte. Il n'a pas du tout choisi le mot « raisonnable » pour me plaire, mais (ce qui ne me gêne pas d'ailleurs) pour me blâmer. En effet, « raisonnable » est un mot que j'emploie très sérieusement et très souvent et auquel j'attache une grande importance. La blague est tout juste une blague de syndiqué, quoique pas bien méchante. J'aurais préféré un mot méchant, mais juste et de nature à nous faire réfléchir utilement.

Creuse nous parle de querelle de mots. Peut-être ignore-t-il que les mots expriment des idées et peut-être oublie-t-il que cette querelle, c'est lui qui l'a suscitée.

Revenant à la question syndicale, Creuse nous sort une vieille rengaine. « Par les syndicats, hausse de salaires ; par la hausse de salaires, l'instruction ; par l'instruction, la conscience de ses droits ; par la conscience de ses droits, la révolte. »

Tordons-nous une fois de plus. Qu'on nous montre les syndiqués arrivés par des moyens syndicaux à une hausse de salaires, qui leur a permis de s'instruire, de devenir conscients et de se révolter (j'ajouterais utilement).

Mais, mon pauvre Creuse, les syndiqués n'arrivent justement à rien parce qu'ils sont ignorants, qu'ils se refusent à sortir de leur ignorance et qu'ils se contentent du bafouillage syndical.

Or, l'ignorance est impuissante. Il faut savoir, « Il n'y a pas d'espoir pour un individu d'améliorer son sort tant qu'il n'est pas sorti de son ignorance. C'est ce que nous passons notre temps à écrier aux hommes et c'est ce que ne veulent pas comprendre les syndiqués. »

Quant à la hausse des salaires, elle ne peut, suivant nous, aboutir qu'à des résultats imaginaires ou néfastes. Cette question est à traiter autrement que « sur le pouce ». Nous la traiterons longuement quelque jour.

Enfin Creuse fait comme tant d'autres. Il me prête des idées idiotes qui ne sont pas miennes, qui sont contraires aux miennes et il en déduit des conséquences. Où ai-je dit qu'il n'y avait pas lieu pour les conscients de se grouper dès à présent ? Où l'ai-je écrit ? J'ai dit le contraire toujours. J'ai écrit le contraire toujours.

Seulement il n'est pas question de groupements de conscients. Il est question de groupements d'inconscients, de syndicats. Ces groupements ne peuvent intéresser les conscients qu'au même titre que les autres groupements d'inconscients (groupements électoraux, par exemple).

Pour les expressions *capital-argent*, *capital-travail*, je n'éprouve pas le besoin de les classer dans mon vocabulaire. Je connais des ouvriers, je connais des patrons, je connais même des anciens ouvriers devenus patrons. Les conflits entre ouvriers et patrons ne m'intéressent guère au point de vue auquel je me place (organisation d'une société raisonnable). Je sais en effet que ces conflits existeront tant qu'il y aura des ouvriers et des patrons. Je sais

que la suppression des patrons ne dépend pas des patrons et qu'elle surviendra quand les ouvriers la voudront. JE SAIS QU'IL NY AURA PLUS DE PATRONS AU MOMENT PRECIS OU LES OUVRIERS SE DECIDERONT A NE PLUS TRAVAILLER POUR DES PATRONS, PAS AVANT.

Conclusion (toujours la même) :

Il s'agit d'édifier les moyens, non pas de rendre moins intolérables les rapports entre patrons et ouvriers (besogne syndicale), mais de supprimer le patronat (besogne anarchiste).

D'où il suit :

1^e Amener un électeur, un syndiqué à abandonner la besogne électorale et syndicale, c'est faire du travail utile.

2^e Aller dans les groupements électoraux ou syndicaux pour une autre raison que pour sortir les électeurs et les syndiques de la besogne électorale et syndicale, c'est faire du travail non seulement inutile, mais nuisible.

Paraf-Javal.

Le traité de Pascal a, en effet, été édité à part. Le prix n'en doit pas être élevé. Je me renseignerai dès que je le pourrai et je donnerai l'indication.

UN PESSIMISTE

Ce pessimiste était autrefois un optimiste endurci. Saturé de boronarisme, attribuant aux autres ses qualités, voyant la vie laide, mais supposant à tort ou à raison que si on savait, tout le monde la ferait belle pour intérêt et par amour, il allait prêchant la vérité, la justice, la fraternité.

Malgré les tuiles qui chaque jour lui tombaient sur le crâne, les injures des ânes, les crapuleries des bourgeois, la cruauté des patrons, les infamies des policiers, les grotesques imaginations de la famille, les superbes arrêts de la magistrature, il manquait du pain sec, buvait de l'eau claire, habitait un très modeste logis et se couvrait de vêtements peu luxueux sans chagrin et sans affection.

Pendant vingt ans il écrivit, parla contre les affameurs du peuple avec une véhémence et une ironie candides. Les malins ou les niais ricanaient à ses philippiques, le plaignaient tout haut de s'user les poumons de sorte, de s'esquinter le tempérament, de mener une existence d'ascète au lieu de faire comme tous : se débrouiller par tous les moyens ou tirer son épingle du jeu sans scrupules en jouant des coudes, en écrasant tous les gênes.

« Pourquoi vous sacrifier, lui criait-on ; mettez donc à profit vos petites connaissances pour effectuer votre trouée dans cette société dont vous rêvez follement la destruction ? Gardez-vous de combattre des mouillins à vent ; vos pensées sont de dangereuses chimères ; les travailleurs sont incapables de s'émanciper ; les utopistes sont leurs bêtes noires. Songez à votre peau, décorez une timbale quelconque ; affirmez votre personnalité sans tenir de transformer l'humanité. Soyez souple, retors, mettez une seconde à vos imprécations, courbez l'œil devant le capital. Que si vous persistez à battre en brèche les splendides institutions dues à l'intelligence des gouvernements, ceux-ci sauront bien vous mater à un moment donné. »

H n'est pas bon, savez-vous, de se singulariser en affirmant un idéal inaccessible, en essayant de lutter contre le torrent d'indifférence, d'abjection ou d'ignorance qui submerge les plébéiens.

Laissez les pauvres à la misère, ils ne veulent pas être sauvés.

Allons, malheureux rêveur, ressaisissez-vous, soyez pratique, que diable !

La révolution sociale est une blague, mais l'argent n'en est pas une ! »

Ces exhortations ne troublaient point notre extaticité. Il se cramponnait plus vigoureusement que jamais à son dada, narguant mauvais conseillers et âmes viles.

« Tout est mal, ripostait-il, les turbulences sont volés par les employeurs, l'armée est une chose honteuse, les églises sont des lessives empestées, la femme est esclave, l'enfant n'est pas instruit sainement, le vieillard est méprisé, les infirmes crèvent en pleine rue ou dans leurs galettes.

Oui, oui, la bourgeoisie est une gouge et quiconque la défend est un imbécile ou un coquin.

A force d'avoir proféré de tels blasphèmes, mon pessimiste a déterminé l'indignation générale. Les amis eux-mêmes l'ont abandonné. Aujourd'hui, l'infortuné comprend les hommes d'un air singulièrement triste. Il les trouve bien sots ou bien lâches, mais ne désespère pas pourtant de modifier leur mentalité. Il se prend à munir quelqu'fois, le temps que dure un air : « Moi qui, jadis, voyais tout en bleu, verrais-je tout en noir maintenant ? »

Hélas ! le cher garçon est venu trop tôt dans un monde trop vicieux !

Antoine Antignac.

Encore le Travail des Femmes

On a pu remarquer que les revendications féministes ne tenaient aucun compte des fatalités économiques. Le travail des femmes, par exemple, que nous considérons comme une déchéance imposée à la femme du peuple, est inscrit au programme féministe en première ligne des conquêtes futures, immédiatement après le droit de voter. Grâce à l'envahissement des chantiers, des usines et des bureaux où l'homme ne trouve plus à gagner sa vie, la femme obtiendra l'indépendance économique dont elle est actuellement privée. J'ai déjà répondu à cet argument qui néglige volontairement, ou par ignorance des faits, la logique la plus élémentaire (voir le *Travail des Femmes*, n° 15 du *Libertaire*), mais il n'est pas mauvais de revenir le plus souvent possible sur une question d'un intérêt aussi passionnant.

J'emprunte à la *Petite République*, un rapide aperçu du travail des femmes en Angleterre. Dans ce qu'on appelle le « Black-Country », ce sont les femmes qui fabriquent la brique. Ce sont elles qui extraient largile du sol, qui la transportent à l'usine, qui moulent la brique, qui mettent au four. Aucun homme ne, préte la main pour les différentes parties de ce travail. Voici, n'est-il pas vrai, une conquête dont les féministes peuvent se glorifier, d'autant plus qu'on n'ignore pas combien ce travail est pénible. Les ouvrières sont pieds nus, et elles travaillent en plein air, en toutes saisons.

On m'assure que, non loin de Chauny, dans le département de l'Aisne, les femmes sont pareillement employées dans les brietteries.

Il me semble même en avoir aperçu, soumises à la même exploitation, vêtues d'une culotte légère et pieds nus, dans la banlieue sud de Paris, entre Bagneux et Boug-la-Reine. L'indépendance économique de ces malheureuses est évidemment très précaire.

Le Parlement anglais, dont les membres

— il faut le croire — ne sont pas féministes, a édicté dernièrement une loi pour interdire aux femmes les durs travaux. Mais les « women brickmakers », qui gagnent au maximum quinze francs par semaine pour un travail de douze à quatorze heures par jour, se sont soulevées et elles ont obtenu qu'on la rapporte, car son application, ont-elles dit, les réduirait à la misère.

Il est bon de remarquer que le soulèvement de ces femmes n'a pas été provoqué par le principe du travail des femmes, mais par la nécessité où étaient celles-ci de travailler durablement pour vivre. Plus pratiques assurément que nos féministes, elles dédaignent les interventions politiques et ne perdent pas leur temps à revendiquer le droit de voter pour obliger le Parlement à s'occuper d'elles. Leur soulèvement, dont la *Petite République* ne donne aucun détail, suffit paraît-il à faire rapporter une loi qui elles trouvaient préjudiciable.

Malgré cette preuve d'énergie, je persiste à penser que le fait d'être soumise à un labeur aussi écrasant n'est pas une amélioration du sort de la femme. Le progrès féministe est à rebours du progrès humain.

C'est ce qu'il m'auroit été facile de démontrer à la conférence antiféministe organisée, l'autre mercredi, par les soins du groupe « La solidarité des femmes ». Malheureusement, l'indépendance économique dont les hommes sont injustement favorisés, m'empêche de me rendre à l'aimable convocation de Mme Kaufmann. Je suis pris toute la journée par mon travail, ainsi, d'ailleurs, que de nombreuses femmes, que ces sortes de discussions pourraient légitimement intéresser.

Ce n'est que partie remise.

Henri Duchmann.

DUCHMANN ET LA FEMME

Le camarade Duchmann, parlant de « La Ligue des Femmes Françaises », feint de croire cette ligue une « société féministe » ; il sait très bien que cela n'est pas, puisque cette ligue ne réclame pour les femmes aucun droit nouveau ; c'est une société politique franchement cléricale dont les revendications n'ont rien de commun avec les revendications féministes. Les femmes qui la composent sont absolument d'accord avec Duchmann au point de vue du suffrage universel : comme lui elles n'en réclament pas l'extension aux femmes, comme lui elles sont d'avis que, sans voter, on peut influencer le résultat final des élections, comme lui encore, elles favorisent les cléricaux par les conseils qu'elles donnent aux électeurs que leur propagande peut atteindre ; elles leur disent : « Votez pour des cléricaux » — Duchmann dit aux socialistes antiféministes : « Ne votez pas », ce qui revient au même, puisque, si ces socialistes l'écoutent, le résultat final du scrutin sera modifié en faveur des mêmes catolins.</

Causerie ouvrière

LA BONNE SEMENCE

Rouen, 23 avril 1904.

A l'occasion de la grève du textile dans le département de la Seine-Inférieure, c'est à profusion que furent semées les idées de révolte dans les cervaux ouvriers.

Certes, les apôtres plus ou moins intéressés du socialisme dans toutes ses nuances avaient bien été jeter leurs idées parmi cette population normande. Mais jamais, certainement, ces propagandistes n'eurent les espérances d'une moisson bonne et promise comme celle que sont en droit d'affirmer les seigneurs d'idées syndicales et révolutionnaires : parmi les esclaves normands, exploités et exploitées des usines du tissage.

Ce fut d'abord à Darnétal, qu'une poignée de tisseurs syndiqués, de militants énergiques, animés d'un courage et d'une ténacité indomptables, surent faire comprendre aux camarades abrutis par la misère, l'ignorance et la crainte, que la vie pouvait être meilleure pour eux tous, dans leur vallée normande, pourvu qu'ils osassent secouer leur torpeur.

Et leurs efforts ont été couronnés de succès, puisque leurs sincères paroles ont été comprises.

En effet, un beau matin, à l'occasion de l'application de la loi de dix heures, tous les travailleurs, hommes et femmes de la vallée de Darnétal, refusèrent d'un commun accord d'enrichir plus longtemps leurs exploitants puisque ceux-ci refusaient de leur accorder immédiatement un peu moins de temps de travail avec un moins ridicule et moins criminel salaire.

Alors, l'exemple fut contagieux, et le mouvement s'étendit. Il gagna presque toute l'industrie textile du département.

Jamais la Normandie et sa capitale n'avaient vu un tel mouvement.

Aussitôt, Police ignoble, Armée criminelle et inconsciente, Magistrature servile, Opinion publique abrutie, tout cela fut au service de l'exploiteur contre l'exploité, du spoliateur contre le spolié, de l'affameur contre l'affamé !

Cependant, il y eut quelques manifestations imposantes et spontanées.

Mais il y eut aussi quelques bagarres : Les villes de certains bagnes furent brisées, les propriétés en danger, les gueules de policiers endommagées, et, malheureusement, quelques ouvriers et surtout quelques ouvrières se ressentent encore de la douleur bestiale et sanginaire des chiens souvenirs de tout ce qui jout, de tout ce qui possède aux démons des malheureux.

Les condamnations ont plus comme grêle sur les pauvres grévistes accusés par les mouchards provocateurs... et ce n'est pas fini...

Le patron, s'il l'ose, châtiara par le refus du travail, les meilleurs de ses esclaves. N'empêche qu'il aura eu la crainte salutaire qui rend moins arrogant et plus compliant.

A moins d'une nouvelle secousse inattendue : manque de parole du patron, représailles imbéciles contre les syndiqués et contre les grévistes, grève d'une partie de l'industrie entraînant le chômage de tous, l'agitation gréviste sera sans doute étincelante au moment où paraîtront ces lignes.

En tous cas, outre les amodines, mais quand même appréciables améliorations obtenues, il restera bien avéré pour les travailleurs du tissage, comme pour les autres, que le groupement syndical fut la seule manière d'obtenir ces revendications et le seul moyen d'en obtenir d'autres en core et d'obtenir tout.

Cette constatation est déjà quelque chose au point de vue matériel.

Mais au point de vue moral, quelle réconfortante satisfaction !

Ce n'est pas avec la tête basse, le dos courbé, l'air piteux d'un chien qui craint le bâton du maître, que seront rentrés dans leurs bagnes les forçats de l'industrie textile.

Au contraire, pour la première fois, peut-être, tous ces exploités se sont compris les égaux de leurs exploitants, en attendant qu'ils en soient les évincents logiques et impitoyables.

C'est le front haut, le regard droit, pénétrés de leur dignité, confiants en eux-mêmes comme ils ne le furent jamais, que tous les grévistes auront franchi le seuil des usines momentanément abandonnées.

Et puis, la conviction que ce coup de grève, à tendance généralisatrice, n'est qu'un coup d'essai, ils se disposeront à recommencer en profitant de l'expérience acquise dans la lutte. C'est un recul pour un saut meilleur et plus sûr.

Quant aux patrons, ils le savent, leur prestige d'indispensables, leur renom de dispensateurs de vie, leur autorité, leurs priviléges sacrés sont mortellement atteints.

Aussi, les améliorations, ils les eussent doublées ; les revendications, ils les eussent acceptées toutes et sans hésitation, s'ils avaient pu soupçonner les asservis, les affamés, les résignés producteurs de leurs insolentes richesses, capables d'un si magnifique mouvement, d'une si grande affection.

Le Syndicat, leur ferme, qu'ils s'entendent encore bêtement à ne pas vouloir reconnaître, est maintenant institué. Il faudra compter avec lui. Constitué sur des bases conformes aux principes du Syndicalisme rouge, il s'affirmera toujours mieux, soutenant, protégeant, encourageant, éduquant l'ouvrier pour en faire un conscient de sa misère et de ses causes ; l'organisant pour en faire un intelligent, un énergique capable de supprimer l'effet en supprimant la cause.

Je me souviendrai longtemps des bons moments passés au milieu de ces travailleurs en lutte. Je reverrai longtemps leur

ébahissement d'entendre pour la première fois des choses si simples que tout un anas de préjugés et d'imperfections encombrant leurs cervaux leur avait empêché de comprendre plus tôt... Je reverrai longtemps leurs yeux attentifs où je pressentais leur conscience s'éveillant et où je les sentais acquérir enfin la science de leur malheur et la volonté de le faire cesser.

Les femmes et les jeunes filles, — sans doute parce que plus honnêtement exploitées, — se montraient les plus enthousiastes, les plus gaies et les plus énergiques.

Comme les grévistes d'Hennebont, comme les Bretons, les Normands se sont réveillés.

Les lèvres des femmes ne marmonnent plus des prières, ni ne chantent plus des cantiques ; mais elles discutent les idées et chantent les énergiques chansons révolutionnaires.

Hommes et femmes, jeunes gens, jeunes filles, voudront, en Normandie comme en Bretagne, affirmer énergiquement leur désir d'en finir avec la misère qui les abrutit. De leurs cervaux, tous les respects imbéciles, tous les préjugés stupides et ancestraux s'enfuient !

Ainsi, seulement pour la propagande syndicale, des militants ouvriers qui ne sollicitent rien de ceux qu'ils enseignent, qui n'affichent aucune prétention de savant ou de grand esprit sément partout, sément toujours parmi les innombrables exploites les idées de révolte !

Quoi qu'on en puisse dire, la récolte fera époque car la bonne semence fait elle-même beaucoup parler d'elle.

G. Yvetot

LIVRES A LIRE

ORIGINE DE LA MATIERE VIVANTE ET PREMIERES PHASES DE SON EVOLUTION

Après avoir étudié les propriétés de la matière vivante, comparée à celle de la matière non vivante, nous devons nous demander par quelles procédures la matière vivante a pu faire sa première apparition sur la terre et par quelles phases elle a dû passer pour acquérir les formes diverses et inégalement perfectionnées sous lesquelles elle se présente actuellement. Deux problèmes en un mot nous restent à étudier : celui de l'origine de la matière vivante et celui de l'évolution de cette forme de la matière.

Nous savons déjà que la matière vivante est constituée en majeure partie par des substances albuminoïdes et nous savons que ces substances ne sont formées chimiquement que par un petit nombre de corps simples : carbone, azote, hydrogène et oxygène, très répandus sur la terre.

Il est permis d'admettre que ces corps ont pu et peuvent peut-être encore se trouver en présence, dans des conditions telles que leur combinaison s'effectue pour produire des substances albuminoïdes.

Il n'y a pas d'avantage de difficulté à concevoir que certaines matières albuminoïdes, une fois formées, se soient associées entre elles et avec des composés inorganiques pour donner naissance à la matière vivante. Ce que nous ignorons, c'est la façon dont ces phénomènes se sont produits, ce sont les phases par lesquelles sont passées les combinaisons matérielles avant de parvenir à l'état complexe que présente la matière vivante.

La croyance du surnaturel a toujours été la conséquence de l'ignorance et l'instrument de domination des habiles ; mais la science est aujourd'hui assez avancée, elle a résolu assez de problèmes autrefois considérés comme insolubles, pour que nous devions désormais jeter de côté toutes les solutions surnaturelles et ne considérer comme vraies ou du moins probables, que les plus simples et les plus conformes aux lois naturelles qui nous sont déjà connus.

Quoique nous ignorions comment a pu se faire la synthèse des matières albuminoïdes, nous n'hésitons donc pas à admettre qu'elle s'est effectuée et s'effectue peut-être encore aujourd'hui, aussi facilement que se produisent sous nos yeux, et par le seul enchaînement des phénomènes naturels, les combinaisons des divers corps qui, sans cesse, sont mis en présence dans le sol, dans les eaux ou dans l'atmosphère.

Qui donc est pu supposer il y a un siècle qu'on fabriquerait un jour, à volonté de l'eau, du sel marin, de l'alcool, de l'essence de vanille, de la graisse ? On ignorait même la composition de ces corps. Or, notre ignorance de la composition chimique exacte des matières albuminoïdes et de l'agencement moléculaire des atomes qui la constituent est encore telle que nous ne pourrions pas hasarder d'en donner une formule chimique précise. Faut-il en conclure que jamais nous ne pourrons les fabriquer et surtout que la nature, bien plus habile que nos chimistes, n'a pas pu les produire ?

Nous ne pensons pas : nous admettons, au contraire, que, dans l'univers, les conditions favorables étant données, la production des matières albuminoïdes et même celle du protoplasma vivant n'est pas plus difficile que celle du carbonate de chaux ou de tout autre corps.

Le chimiste qui voit se former dans un liquide dont il ignore la composition un cristal quelconque, a-t-il l'idée, parce que « l'origine de ce cristal lui échappe », de la considérer comme n'étant pas « une substance

Notre ignorance de la constitution atomique du protoplasma vivant ne constitue pas le moins du monde une raison suffisante pour nous faire admettre qu'il est autre chose qu'une substance purement chimique alors que l'analyse d'un poids déterminé de cette substance nous rend un poids égal d'éléments chimiques simples. Nous ignorons encore la façon dont cette substance a pu se produire pour la première fois sur la terre et s'y produit peut-être encore ; mais,

comme nous constatons qu'elle est composée uniquement de principes élémentaires, abondants dans le sol et dans l'atmosphère, nous croyons naturel d'admettre qu'elle résulte de la combinaison de ces principes, lorsqu'ils se rencontrent dans des conditions favorables à leur union.

Nous n'hésitons même pas à penser que le jour où le biologiste aura une connaissance exacte, d'une part de la constitution chimique et physique du protoplasma, d'autre part, des conditions nécessaires à la production de cet état particulier de la matière que nous nommons la vie, il lui deviendra possible de déterminer la formation de cette matière, comme le chimiste fait aujourd'hui la synthèse d'un grand nombre de corps dont il y a quelques années à peine, il ignorait encore la composition et les conditions de formation.

J.-L. de Lanessan.

(Extrait de Le Transformisme. Evolution de la matière et des êtres vivants, par J.-L. de Lanessan. Octave Dois, éditeur, Paris.)

LA VOIX DES CHAINES

Chanson

Air : La Voix des Chênes.

Quand le soleil descend à l'horizon,
Teintant Paris or pâle ou cuivre rouge,
Un bruit confus s'élève des maisons
Tout aussi bien du palais que du bouge :
Cest le sanglot de tous les enchaînés
Vautrés dans l'or ou crevant à la peine,
Lugubre bruit de leurs lugubres chaînes,
Immense voix des terrestres damnés.

1^{er} Refrain.

Tant que la lâcheté
Règnera souveraine,
Partout on entendra monter
Ces bruits de chaînes :
Elle chante la lâcheté (bis)

L'horrible voix, l'horrible voix des chaînes !

2^e Refrain.

Vous qui, puissants, commandez aux hommes,
Tremblez, tyrans, la folie des honneurs
Vous harcellant sans repos et sans trêve,
Fait un enfer de votre vie, qu'en rêve
Vous aviez cru faire de vrai bonheur.
Tremblez, tyrans, la folie des honneurs
Riches bourgeois, votre unique souci
Est d'entasser richesses sur richesses ;
Au malheureux, ne faisant pas merci,
A votre boue vous mêlez la bassesse.
Si, sans pitié pour son malheureux sort,
A ses clamours vos oreilles sont sourdes,
Sachez, bandits, que votre chaîne est lourde
Et que du sang tache ses maillons d'or !

3^e Refrain.

Votre cupidité
A fait naître la haine
Et contre nous, de tous côtés,
Elle déchaîne.
A mort le bourgeois échonté (bis)
Rugit la voix, rugit la voix des chaînes !
Peuple avachi, écoute bien ces mots :
Ces chaînes sont de toi le triste ouvrage
Et, gémissant sous le poids de tes maux
C'est contre toi que doit tourner ta rage.
Retiens encore ceci, d'un révolté :
Si tu veux voir la fin de tes souffrances,
Il faut d'abord songer à la vengeance,
Et l'écrire : « Justice et Vérité ! »

4^e Refrain.

Pour que la liberté
Remplace la géhenne
Peuple secoue ta lâcheté,
Brisette les chaînes
Et tu n'entendras plus chanter (bis)
L'ignoble voix, l'ignoble voix des chaînes !

A tous les Peuseurs

Quelles que soient leurs opinions philosophiques et leurs conceptions sociales, je soumets les réflexions suivantes :

Le médecin vient d'être appelé auprès d'un malade. Après avoir minutieusement ausculté ce dernier, il a déclaré que son client était atteint d'une maladie bien déterminée pour la guérison de laquelle il ordonne d'employer le remède dont il va indiquer la formule. Il est incontestable que si le médecin ne connaît pas les causes exactes qui ont amené l'élosion de cette maladie, il tâtonnera et ne pourra venir efficacement au secours de son client. Donc, pour que la science médicale produise de bons résultats, pour qu'elle soit réellement une science, il a fallu — après avoir établi les caractéristiques d'une maladie quelconque — connaître en premier lieu les causes bien déterminées qui ont amené cette maladie afin de pouvoir ensuite indiquer avec certitude le remède destiné à la combattre.

L'humanité — prise dans son ensemble — peut être considérée comme un seul individu. Elle souffre : c'est incontestable. Beaucoup de médecins sont venus indiquer chacun un remède spécial qui doit faire cesser les souffrances de l'humanité. Ces remèdes sont tellement différents les uns des autres que la pauvre humanité n'attache plus aucune importance à toutes ces formules médicales ; elle endure stoïquement ses souffrances sans que rien ne puisse laisser supposer qu'elle ait l'in-

tention d'essayer un des remèdes proposés.

D'autre part, je crois qu'il est impossible d'admettre qu'un individu malade même dès ses premiers ans — n'ait jamais joui à un moment donné d'une parfaite santé.

Pour obtenir des résultats certains, prodérons à l'égard de l'humanité de la même façon que la science médicale a été amenée à procéder à l'égard des individus ; recherchons les causes premières qui ont amené l'état de maladie qui dévore l'humanité.

Je pose donc à tous les penseurs les deux questions suivantes :

1^{er} Pensez-vous que l'humanité ait joui à un moment donné d'une parfaite santé ? L'âge d'or, en un mot, a-t-il existé ?

2^o Si l'humanité a joui à un moment donné d'une parfaite santé, quelles sont les causes qui ont pu amener l'altération de cet état de santé ? Quelles sont les causes qui ont dû amener l'exploitation de l'homme par l'homme ?

En posant ces questions, je crois faire œuvre logique. Je remercie *Le Libertaire* du concours qu'il veut bien m'accorder en cette occasion et j'ai le ferme espoir que tous les penseurs — est-il besoin de faire appel personnellement à chacun d'eux — se feront un devoir d'apporter leur concours à cette étude sociale.

Les réponses seront publiées par *Le Libertaire* et devront être envoyées à l'adresse suivante : Fouques Jeune, 19, rue Saint-Cyprien, 19, Toulon (Var).

LES ELECTIONS

En province

Je veux vous parler d'un petit pays réputé socialiste depuis le mois d'août 1903.

Deux candidats sont en présence ! Ecoutez leurs propos lorsqu'ils font une conférence ; dimanche dernier, à 2 heures, c'était Jeancong qui parlait !

« Oui ! Electeurs ! on vous a trompés pendant quatre ans, on vous avait promis plus de beurre que de pain, et c'est à peine si vous avez une croute à vous mettre sous la dent. Mais moi qui ne rêve que le bien des travailleurs, voici ce que je me propose de faire dans notre petite ville. D'abord, avec un Conseil municipal digne de vous, et de moi, une petite plaine qui servira pour le marché du jeudi ; une école primaire supérieure, pour que les enfants des travailleurs de la ville et des champs puissent, par l'Instruction qu'ils recevront, prétendre aux plus hautes charges de l'Etat ; telles que : officiers de marine, de douane, de gendarmerie, etc., etc. Les Bretons ont la tête dure, c'est pour ça qu'ils peuvent faire des officiers hors ligne.

« Ensuite, je ferai construire une belle maison au milieu d'un superbe jardin, où les femmes et les enfants viendront tous les jours se réchauffer au soleil.

« Je ferai pavier les rues ! Le jardin de l'hôpital servira de ferme modèle !

« Je ferai tant, qu'il n'y aura plus de malades... et les impôts seront, sinon supprimés, du moins considérablement diminués.

et c'est nous, les contribuables, qui devrions payer l'augmentation des impôts nécessitée par la construction de la ligne.
Allons, brave électeur ! choisis ; tous les candidats veulent ton bonheur, rien que ton bonheur.

Francs Jerdaph.

COUP D'OEIL

La Société actuelle se désagrége sous les rayons brûlants de la science et le chaleur intense du mouvement révolutionnaire international. Le vieux monde croule sous le poids de ses crimes, de son apathie, de ses préjugés et de son ignorance ; il s'émettre dans le bruit effrayant des foules conscientes réclamant leur droit à la vie et leur place au soleil, et sera purifié dans le fracas formidable de la colère et de la haine accumulées des peuples déchaînés tout à coup contre leurs oppresseurs et leurs bourreaux.

A voir les potentiels se congratuler dans leurs visites réciproques, accompagnés, entourés, gardés par une véritable armée de réguliers, une nuée d'espions politiques et de mouchards et une meute de policiers en uniforme et en civil ; à savoir qu'ils s'entendent pour éviter la guerre entre eux et dicter, chacun dans ses Etats, des lois séculaires, et faire poursuivre et emprisonner tous ceux qui n'ont pas l'heure de leur plaisir et qui pourraient troubler leur digestion, tous ceux qui pensent et exaltent publiquement leurs principes socialistes ou libertaires ; à voir la tourmente et la direction que semblent vouloir prendre les événements actuels ; et pendant que des faits gros de conséquences se produisent, nos généraires de coups d'état et de massacres aidés par la Congrégation et l'aristocratie financière révètent d'ébouriffer la Révolution grandissante et menaçante dans quelque affaire coloniale ou toute autre expédition militaire intérieure ; mais préférant cependant les expéditions lointaines aux guerres de barbares, ces dernières leur étant d'autant plus redoutables qu'ils y risquent leur peau cent fois pour une : les fusils pouvant se retourner contre eux.

Les suppôts de l'armée qui lancent les fausses nouvelles pour sonder le terrain et connaître l'opinion des partis savent aussi bien que nous que les galons et les croix ne se ramassent pas dans les eaux de Lourdes ou de Vichy ou même dans le lit des Bretons cléricaux ; tandis que c'est dans le sang, à coups de fusil, de canon, de mitrailleuses ou de torpilles, en massacrant les hommes, éventrant les femmes, violant les jeunes filles, embranchant les petits et en coulant bateaux et équipages que les officiers ramassent des lauriers, trouvent cette ferblanterie enrubannée qui brille sur leurs poitrals qui fait leur orgueil, leur arrogance, la joie des bâtons et des imbéciles qui font la haine sur leur passage et les applaudissent à leur retour des pays qu'ils ont transformés en abattoirs et en charniers.

Et le peuple assiste à ces réceptions tout honnêtement comme si les victimes étaient le triomphe de leurs assassins en criant : « Vive l'armée ! »

Fernand-Paul.

AGITATION

EPINAL

Les camarades d'Epinal donnent en supplément, dans la *Vrille*, le manifeste ci-dessous :
« A l'ouvrier de la ville et des champs,
à Camarades,

« Voici le grand jour des élections municipales, le grand jour où le peuple souverain choisit ses maîtres !

« Bien des candidats sollicitent tes suffrages :

mais quelle que soit l'étiquette, blanche, rouge ou tricolore qu'ils affichent, tous peuvent être classés dans l'une de ces deux catégories : les *repus* et les *arrivistes*.

« Les repus, ce sont ceux qui, nommés il y a quatre ans, trouvent la place bonne et tiennent à garder l'assiette au beurre pour eux et leurs amis. Les arrivistes, ce sont les affamés d'honneurs officiels et de bonne galette, les ambitieux, qui veulent s'emparer de cette assiette pour s'y tailler à leur tour une large tranche.

« Les uns et les autres, pour arriver à leurs fins, sont prêts à toutes les bassesses et à toutes les compromissions. Pour raccrocher quelques voix, pour en faire perdre quelques autres aux concurrents, ils ne ménageront ni l'injure ni la calomnie. Ils ramasseront la boue à pleines mains, pour se la jeter réciproquement au visage, ils batront la grosse caisse à tour de bras, en véritables charlatans, et sortiront les grandes phrases sur la Patrie, le Drapeau, les République, voire même la Sociale. Ils profiront surtout, ils promettent tout ce qu'on voudra et même davantage, quitte à envoyer promener les gogos après le scrutin.

« Pour fêter les funérailles déjà pourvues ou pour les bûcheurs aux dents longues ?

« Eh bien, si tu as quelque souci de la dignité d'homme, si tu es autre chose qu'une pâle molle, qu'un politicien pétrit à son gré, autre chose qu'un docile mouton que le berger mène tondre, tu ne voteras ni pour les premiers ni pour les seconds. Tu laisseras ces gens jouer leur petite comédie tout sens et tu bousseras la pipe avec leurs bulletins de vote.

« A ceux qui, te promettant une amélioration à ton sort, tenteraient de te faire marcher pour l'un ou l'autre des partis en présence, tu répondras : « La politique ne peut que diviser les ouvriers ; seule l'action directe des syndicats arrachera à la Société bourgeoise les améliorations au sort des travailleurs et réalisera leur émanicipation définitive. »

« Rappelle-toi cette phrase virale :

« L'émancipation des travailleurs ne peut venir que d'eux-mêmes. »

« Un Sans Patrie. »

RUSSIE

A proximité d'un couvent, à Tiflis (Caucase), le général *Lysowski* a été tué ainsi que son ordonnance par des révolutionnaires restés inconnus.

Une curieuse nouvelle a été publiée par les journaux ces jours derniers.

La voici : *Helsingfors*, 23 avril. — On a tenté de faire sauter les nouveaux croiseurs russes *Temschug* et *Izumrud*, construits dans les chantiers de la Néva et qu'on est actuellement en train d'armer.

Quatre mines flottantes avaient, dans ce but, été lancées dans la Néva à Schlessebourg, mais aperçues par quelques bateaux, elles ont été relâchées de l'eau avant l'explosion.

Ce nous apprend que les révolutionnaires ont aussi pour leur usage des torpilles et des gens qui savent servir.

L'Agence Reuter télégraphie la nouvelle d'un complot en Pologne.

« Varsovie, 23 avril. — On a découvert l'existence d'un complot dans lequel se trouve compromis le parti révolutionnaire de l'indépendance polonoise constitué ces temps derniers. Ce parti voulait faire provoquer une insurrection en Pologne. Dix-huit conspirateurs auraient été pendus après jugement. Le gouvernement attache peu d'importance à cet incident. »

Ces dernières paroles sont bonnes. *Dix-huit pendus*. Le gouvernement attache peu d'importance à cela. Si un jour la terre rouge répondant à la terre blanche massacre quelques centaines de ceux qui « attachent peu d'importance » à la vie humaine, ils n'auront rien à dire. Aux larmes de crocodile sur les malheureuses victimes, à notre tour nous répondrons : « Ça n'a pas d'importance. »

Ces dernières paroles sont bonnes. *Dix-huit pendus*. Le gouvernement attache peu d'importance à cela. Si un jour la terre rouge répondant à la terre blanche massacre quelques centaines de ceux qui « attachent peu d'importance » à la vie humaine, ils n'auront rien à dire. Aux larmes de crocodile sur les malheureuses victimes, à notre tour nous répondrons : « Ça n'a pas d'importance. »

Ces dernières paroles sont bonnes. *Dix-huit pendus*. Le gouvernement attache peu d'importance à cela. Si un jour la terre rouge répondant à la terre blanche massacre quelques centaines de ceux qui « attachent peu d'importance » à la vie humaine, ils n'auront rien à dire. Aux larmes de crocodile sur les malheureuses victimes, à notre tour nous répondrons : « Ça n'a pas d'importance. »

Ces dernières paroles sont bonnes. *Dix-huit pendus*. Le gouvernement attache peu d'importance à cela. Si un jour la terre rouge répondant à la terre blanche massacre quelques centaines de ceux qui « attachent peu d'importance » à la vie humaine, ils n'auront rien à dire. Aux larmes de crocodile sur les malheureuses victimes, à notre tour nous répondrons : « Ça n'a pas d'importance. »

Ces dernières paroles sont bonnes. *Dix-huit pendus*. Le gouvernement attache peu d'importance à cela. Si un jour la terre rouge répondant à la terre blanche massacre quelques centaines de ceux qui « attachent peu d'importance » à la vie humaine, ils n'auront rien à dire. Aux larmes de crocodile sur les malheureuses victimes, à notre tour nous répondrons : « Ça n'a pas d'importance. »

Ces dernières paroles sont bonnes. *Dix-huit pendus*. Le gouvernement attache peu d'importance à cela. Si un jour la terre rouge répondant à la terre blanche massacre quelques centaines de ceux qui « attachent peu d'importance » à la vie humaine, ils n'auront rien à dire. Aux larmes de crocodile sur les malheureuses victimes, à notre tour nous répondrons : « Ça n'a pas d'importance. »

Ces dernières paroles sont bonnes. *Dix-huit pendus*. Le gouvernement attache peu d'importance à cela. Si un jour la terre rouge répondant à la terre blanche massacre quelques centaines de ceux qui « attachent peu d'importance » à la vie humaine, ils n'auront rien à dire. Aux larmes de crocodile sur les malheureuses victimes, à notre tour nous répondrons : « Ça n'a pas d'importance. »

Ces dernières paroles sont bonnes. *Dix-huit pendus*. Le gouvernement attache peu d'importance à cela. Si un jour la terre rouge répondant à la terre blanche massacre quelques centaines de ceux qui « attachent peu d'importance » à la vie humaine, ils n'auront rien à dire. Aux larmes de crocodile sur les malheureuses victimes, à notre tour nous répondrons : « Ça n'a pas d'importance. »

Ces dernières paroles sont bonnes. *Dix-huit pendus*. Le gouvernement attache peu d'importance à cela. Si un jour la terre rouge répondant à la terre blanche massacre quelques centaines de ceux qui « attachent peu d'importance » à la vie humaine, ils n'auront rien à dire. Aux larmes de crocodile sur les malheureuses victimes, à notre tour nous répondrons : « Ça n'a pas d'importance. »

Ces dernières paroles sont bonnes. *Dix-huit pendus*. Le gouvernement attache peu d'importance à cela. Si un jour la terre rouge répondant à la terre blanche massacre quelques centaines de ceux qui « attachent peu d'importance » à la vie humaine, ils n'auront rien à dire. Aux larmes de crocodile sur les malheureuses victimes, à notre tour nous répondrons : « Ça n'a pas d'importance. »

Ces dernières paroles sont bonnes. *Dix-huit pendus*. Le gouvernement attache peu d'importance à cela. Si un jour la terre rouge répondant à la terre blanche massacre quelques centaines de ceux qui « attachent peu d'importance » à la vie humaine, ils n'auront rien à dire. Aux larmes de crocodile sur les malheureuses victimes, à notre tour nous répondrons : « Ça n'a pas d'importance. »

Ces dernières paroles sont bonnes. *Dix-huit pendus*. Le gouvernement attache peu d'importance à cela. Si un jour la terre rouge répondant à la terre blanche massacre quelques centaines de ceux qui « attachent peu d'importance » à la vie humaine, ils n'auront rien à dire. Aux larmes de crocodile sur les malheureuses victimes, à notre tour nous répondrons : « Ça n'a pas d'importance. »

Ces dernières paroles sont bonnes. *Dix-huit pendus*. Le gouvernement attache peu d'importance à cela. Si un jour la terre rouge répondant à la terre blanche massacre quelques centaines de ceux qui « attachent peu d'importance » à la vie humaine, ils n'auront rien à dire. Aux larmes de crocodile sur les malheureuses victimes, à notre tour nous répondrons : « Ça n'a pas d'importance. »

Ces dernières paroles sont bonnes. *Dix-huit pendus*. Le gouvernement attache peu d'importance à cela. Si un jour la terre rouge répondant à la terre blanche massacre quelques centaines de ceux qui « attachent peu d'importance » à la vie humaine, ils n'auront rien à dire. Aux larmes de crocodile sur les malheureuses victimes, à notre tour nous répondrons : « Ça n'a pas d'importance. »

Ces dernières paroles sont bonnes. *Dix-huit pendus*. Le gouvernement attache peu d'importance à cela. Si un jour la terre rouge répondant à la terre blanche massacre quelques centaines de ceux qui « attachent peu d'importance » à la vie humaine, ils n'auront rien à dire. Aux larmes de crocodile sur les malheureuses victimes, à notre tour nous répondrons : « Ça n'a pas d'importance. »

Ces dernières paroles sont bonnes. *Dix-huit pendus*. Le gouvernement attache peu d'importance à cela. Si un jour la terre rouge répondant à la terre blanche massacre quelques centaines de ceux qui « attachent peu d'importance » à la vie humaine, ils n'auront rien à dire. Aux larmes de crocodile sur les malheureuses victimes, à notre tour nous répondrons : « Ça n'a pas d'importance. »

Ces dernières paroles sont bonnes. *Dix-huit pendus*. Le gouvernement attache peu d'importance à cela. Si un jour la terre rouge répondant à la terre blanche massacre quelques centaines de ceux qui « attachent peu d'importance » à la vie humaine, ils n'auront rien à dire. Aux larmes de crocodile sur les malheureuses victimes, à notre tour nous répondrons : « Ça n'a pas d'importance. »

Ces dernières paroles sont bonnes. *Dix-huit pendus*. Le gouvernement attache peu d'importance à cela. Si un jour la terre rouge répondant à la terre blanche massacre quelques centaines de ceux qui « attachent peu d'importance » à la vie humaine, ils n'auront rien à dire. Aux larmes de crocodile sur les malheureuses victimes, à notre tour nous répondrons : « Ça n'a pas d'importance. »

Ces dernières paroles sont bonnes. *Dix-huit pendus*. Le gouvernement attache peu d'importance à cela. Si un jour la terre rouge répondant à la terre blanche massacre quelques centaines de ceux qui « attachent peu d'importance » à la vie humaine, ils n'auront rien à dire. Aux larmes de crocodile sur les malheureuses victimes, à notre tour nous répondrons : « Ça n'a pas d'importance. »

Ces dernières paroles sont bonnes. *Dix-huit pendus*. Le gouvernement attache peu d'importance à cela. Si un jour la terre rouge répondant à la terre blanche massacre quelques centaines de ceux qui « attachent peu d'importance » à la vie humaine, ils n'auront rien à dire. Aux larmes de crocodile sur les malheureuses victimes, à notre tour nous répondrons : « Ça n'a pas d'importance. »

Ces dernières paroles sont bonnes. *Dix-huit pendus*. Le gouvernement attache peu d'importance à cela. Si un jour la terre rouge répondant à la terre blanche massacre quelques centaines de ceux qui « attachent peu d'importance » à la vie humaine, ils n'auront rien à dire. Aux larmes de crocodile sur les malheureuses victimes, à notre tour nous répondrons : « Ça n'a pas d'importance. »

Ces dernières paroles sont bonnes. *Dix-huit pendus*. Le gouvernement attache peu d'importance à cela. Si un jour la terre rouge répondant à la terre blanche massacre quelques centaines de ceux qui « attachent peu d'importance » à la vie humaine, ils n'auront rien à dire. Aux larmes de crocodile sur les malheureuses victimes, à notre tour nous répondrons : « Ça n'a pas d'importance. »

Ces dernières paroles sont bonnes. *Dix-huit pendus*. Le gouvernement attache peu d'importance à cela. Si un jour la terre rouge répondant à la terre blanche massacre quelques centaines de ceux qui « attachent peu d'importance » à la vie humaine, ils n'auront rien à dire. Aux larmes de crocodile sur les malheureuses victimes, à notre tour nous répondrons : « Ça n'a pas d'importance. »

Ces dernières paroles sont bonnes. *Dix-huit pendus*. Le gouvernement attache peu d'importance à cela. Si un jour la terre rouge répondant à la terre blanche massacre quelques centaines de ceux qui « attachent peu d'importance » à la vie humaine, ils n'auront rien à dire. Aux larmes de crocodile sur les malheureuses victimes, à notre tour nous répondrons : « Ça n'a pas d'importance. »

Ces dernières paroles sont bonnes. *Dix-huit pendus*. Le gouvernement attache peu d'importance à cela. Si un jour la terre rouge répondant à la terre blanche massacre quelques centaines de ceux qui « attachent peu d'importance » à la vie humaine, ils n'auront rien à dire. Aux larmes de crocodile sur les malheureuses victimes, à notre tour nous répondrons : « Ça n'a pas d'importance. »

Ces dernières paroles sont bonnes. *Dix-huit pendus*. Le gouvernement attache peu d'importance à cela. Si un jour la terre rouge répondant à la terre blanche massacre quelques centaines de ceux qui « attachent peu d'importance » à la vie humaine, ils n'auront rien à dire. Aux larmes de crocodile sur les malheureuses victimes, à notre tour nous répondrons : « Ça n'a pas d'importance. »

Ces dernières paroles sont bonnes. *Dix-huit pendus*. Le gouvernement attache peu d'importance à cela. Si un jour la terre rouge répondant à la terre blanche massacre quelques centaines de ceux qui « attachent peu d'importance » à la vie humaine, ils n'auront rien à dire. Aux larmes de crocodile sur les malheureuses victimes, à notre tour nous répondrons : « Ça n'a pas d'importance. »

Ces dernières paroles sont bonnes. *Dix-huit pendus*. Le gouvernement attache peu d'importance à cela. Si un jour la terre rouge répondant à la terre blanche massacre quelques centaines de ceux qui « attachent peu d'importance » à la vie humaine, ils n'auront rien à dire. Aux larmes de crocodile sur les malheureuses victimes, à notre tour nous répondrons : « Ça n'a pas d'importance. »

Ces dernières paroles sont bonnes. *Dix-huit pendus*. Le gouvernement attache peu d'importance à cela. Si un jour la terre rouge répondant à la terre blanche massacre quelques centaines de ceux qui « attachent peu d'importance » à la vie humaine, ils n'auront rien à dire. Aux larmes de crocodile sur les malheureuses victimes, à notre tour nous répondrons : « Ça n'a pas d'importance. »

Ces dernières paroles sont bonnes. *Dix-huit pendus*. Le gouvernement attache peu d'importance à cela. Si un jour la terre rouge répondant à la terre blanche massacre quelques centaines de ceux qui « attachent peu d'importance » à la vie humaine, ils n'auront rien à dire. Aux larmes de crocodile sur les malheureuses victimes, à notre tour nous répondrons : « Ça n'a pas d'importance. »

Ces dernières paroles sont bonnes. *Dix-huit pendus*. Le gouvernement attache peu d'importance à cela. Si un jour la terre rouge répondant à la terre blanche massacre quelques centaines de ceux qui « attachent peu d'importance » à la vie humaine, ils n'auront rien à dire. Aux larmes de crocodile sur les malheureuses victimes, à notre tour nous répondrons : « Ça n'a pas d'importance. »

Ces dernières paroles sont bonnes. *Dix-huit pendus*. Le gouvernement attache peu d'importance à cela. Si un jour la terre rouge répondant à la terre blanche massacre quelques centaines de ceux qui « attachent peu d'importance » à la vie humaine, ils n'auront rien à dire. Aux larmes de crocodile sur les malheureuses victimes, à notre tour nous répondrons : « Ça n'a pas d'importance. »

Ces dernières paroles sont bonnes. *Dix-huit pendus*. Le gouvernement attache peu d'importance à cela. Si un jour la terre rouge répondant à la terre blanche massacre quelques centaines de ceux qui « attachent peu d'importance » à la vie humaine, ils n'auront rien à dire. Aux larmes de crocodile sur les malheureuses victimes, à notre tour nous répondrons : « Ça n'a pas d'importance. »

Ces dernières paroles sont bonnes. *Dix-huit pendus*. Le gouvernement attache peu d'importance à cela. Si un jour la terre rouge répondant à la terre blanche massacre quelques centaines de ceux qui « attachent peu d'importance » à la vie humaine, ils n'auront rien à dire. Aux larmes de crocodile sur les malheureuses victimes, à notre tour nous répondrons : « Ça n'a pas d'importance. »

Ces dernières paroles sont bonnes. *Dix-huit pendus*. Le gouvernement attache peu d'importance à cela. Si un jour la terre rouge répondant à la terre blanche massacre quelques centaines de ceux qui « attachent peu d'importance » à la vie humaine, ils n'auront rien